EX · OBLATORVM · S · CAROLI


BIBLIOTHECA
BAYSWATER.


CONG·OBL·S·CAROLI·BAYSWATER ★ EX·

NOUVELLES LETTRES

SUR LE

# CENTENAIRE DE VOLTAIRE

# NOUVELLES LETTRES

A MM. LES MEMBRES DU CONSEIL MUNICIPAL
DE PARIS

SUR LE

# CENTENAIRE DE VOLTAIRE

PAR

M. L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS




PARIS
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE
35, RUE DE GRENELLE, 35

1878

# NOUVELLES LETTRES

SUR LE

# CENTENAIRE DE VOLTAIRE

## CINQUIÈME LETTRE

### VOLTAIRE ARISTOCRATE ET COURTISAN

Si Voltaire avait de tels mépris pour le peuple, en revanche il avait, Messieurs, d'étranges adulations pour les grands.

Marat, dans *l'Ami du Peuple*, a été jusqu'à dire de lui, vous l'avez vu, qu'il n'a eu « d'originalité que dans la finesse de ses flagorneries. »

Noblement sévère ici, M. Louis Blanc a écrit sur Voltaire ces paroles, que j'aime à vous rappeler :

« On sait jusqu'où il fit descendre à l'égard des grands, *l'humilité de ses hommages*, dans quelles *puériles jouissances* la faveur des cours retint sa vanité captive, et *combien il aimait à se parer du titre de gentilhomme de la chambre*. On sait qu'il fit de Louis XV un panégyrique où *l'excès de la flatterie* touchait au *scandale;* qu'un jour s'adressant à ce roi, il osa

7. 2

l'appeler Trajan; qu'il se mit *aux pieds des favorites*, même de celle qu'une maison de débauche éleva pour les plaisirs du maître; qu'enfin il écrivait à Frédéric, roi de Prusse: « *Vous êtes fait pour être mon roi... délices du genre humain. Je rêve à vous, prince, comme on rêve à sa maîtresse! Mon adorable maître, Votre Majesté qui s'est fait homme!* » Bref, conclut M. Louis Blanc, formé de bonne heure à « l'art du courtisan, Voltaire perdit tout ce qui constitue les fiers caractères et les âmes viriles... »

M. de Lamartine n'a pas flétri avec moins de vigueur cette courtisanerie: « Voltaire, dit-il, poussa le respect des rois jusqu'à *l'adoration de leurs faiblesses*. Il excusa *les mœurs infâmes* de Frédéric. Il agenouilla la philosophie devant les maîtresses de Louis XV. Voltaire ne rougit D'AUCUNE PROSTITUTION DE SON GÉNIE. »

Marat, Louis Blanc, Lamartine, ont-il été injustes envers Voltaire? Non, certes, Messieurs; mais alors, vous, qui voulez agenouiller avec vous le peuple devant ce vil courtisan, quels démocrates êtes-vous donc?

Voyons, du reste, à quel point Marat, Louis Blanc et Lamartine avaient raison:

Voltaire n'était pas un homme du peuple; il était ce que vous appelez encore et ce qui s'appelait alors un bourgeois. Mais cela ne lui suffit pas: ce bourgeois voulut être gentilhomme. Petit-fils d'un marchand drapier de la rue Saint-Denis, fils d'un père ancien notaire au Châtelet, pour se mieux faire venir dans les sociétés aristocratiques où il se poussait, et

à la cour, reniant son origine et le nom de son père, il en prit un autre, s'affubla d'une particule qui ne lui appartenait pas, et se fit appeler *M. de Voltaire.* Plus tard, il signera *gentilhomme ordinaire du Roi.* Plus tard encore *comte de Tournay.* Toujours, avec les grands seigneurs, allant, éternel parasite, c'est lui-même qui le dit, *de roi en roi* (1), de prince en prince, « *de châteaux en châteaux,* » obtenant enfin, et au prix de quelles intrigues, grand Dieu ! tout à l'heure je vous en dirai quelque chose, cette charge de *gentilhomme ordinaire*, ou, comme il dit, de *domestique du Roi*, et toute sa vie se pavanant de ce titre; chambellan pendant plusieurs années d'un autre roi, le roi de Prusse, avec le cordon au cou, la clef dorée et la pension; épuisant toutes les hyperboles de la flatterie pour Catherine de Russie...

« Le duc de Richelieu, le héros des roués et des libertins, » comme l'appelle M. Louis Blanc, Voltaire, dès sa jeunesse, en fait son héros : c'est le nom qu'il lui donne, et il lui dit : Je vous adore. « Votre vieil adorateur » est une des expressions qu'on retrouve sans cesse dans ses lettres aux grands seigneurs, aux princes, aux rois. Il se nomme, écrivant au ministre d'Argenson, « le plus ancien de vos courtisans. » Fleury, Maupeou, Choiseul, Dubois, le virent tous *à leurs pieds :* c'est le mot et la posture qui lui plaisaient. Ce dernier, Voltaire l'appelait « *le sage Dubois* (2). » Ce que sa place de gentilhomme de la chambre du roi lui a coûté de bassesses ne peut se dire : adula-

(1) Voltaire, *Mémoires.*
(2) Epitre en vers au cardinal Dubois.

tions répétées aux ministres, mauvais opéras pour les fêtes de la cour : *la Princesse de Navarre, le Temple de la Gloire*,... ainsi, le voilà poëte de la cour ! génuflexions surtout devant la maîtresse royale, Mme de Pompadour : « SINCÈRE ET TENDRE POMPADOUR, » dit-il,

Car je puis vous donner d'avance,
Ce nom qui rime avec l'amour,
ET QUI SERA BIENTÔT LE PLUS BEAU NOM DE FRANCE (1).

Il avait soupçonné à son aurore la honteuse faveur de cette femme; et il y avait vivement applaudi ; et cela, lui disait-il à elle-même, parce que je suis « un bon citoyen (2). »

Il signait ainsi les lettres qu'il lui écrivait : « Je suis avec respect, Madame, de vos yeux, de votre figure et de votre esprit, le très-humble (3), etc. »

Ailleurs, il célèbre ses *Vertus*.

Voilà quelque chose des moyens par lesquels Voltaire obtint cette charge de gentilhomme, « qui retint si puérilement sa vanité captive, » selon le mot de M. Louis Blanc, et cette charge aussi d'historiographe officiel de Louis XV.

Mais ce qu'il n'hésitait pas à avouer, c'est qu'il adulait ainsi la misérable créature, « pour faire fortune. » Oui, Messieurs, c'est lui-même qui le déclare : « *Pour faire la plus petite fortune, il vaut* mieux écrire « quatre mots à la maîtresse d'un roi que d'écrire « cent volumes (4)... »

(1) Lettre datée de 1745, t. LV, p. 15.
(2) 3 avril 1747.
(3) *Ibid.*
(4) *Mémoires*, t. XL, p., 81.

C'est à elle qu'il écrivait de vouloir bien rappeler à Louis XV qu'il avait « employé plusieurs années de sa vie à écrire l'histoire de son prédécesseur et celle de ses glorieuses campagnes ; que, seul des académiciens, » il avait « fait son panégyrique traduit en cinq langues (1). »

Ainsi voilà votre idole, Messieurs, un courtisan qui, pour faire fortune, flatte une vile créature, jusqu'à jouer agréablement avec ce qui était une publique ignominie.

Lisez encore ceci, Messieurs, que Voltaire écrivait au « héros des roués, » au duc de Richelieu, sur la même Mme de Pompadour :

« J'aimerais que Mme de Pompadour sût *par vous* combien ses bontés me pénètrent de reconnaissance, et à *quel point je vous fais son éloge ;* car *je vous parle d'elle comme je lui parle de vous ;* et, en vérité, je lui suis *très-tendrement attaché*, et je crois devoir compter sur sa bienveillance autant que personne. Quand *mes sentiments pour elle* lui seraient revenus par vous, y *aurait-il eu si grand mal ?* Ignorez-vous *le prix de ce que vous dites* et de ce que vous écrivez ! Adieu, Monseigneur, *mon cœur est à vous pour jamais* (2) ! »

Est-il dans cette lettre un seul mot qui ne soit une flatterie et une bassesse ? Mais, pour obtenir la protection de Mme de Pompadour, rien ne lui coûtait. Que de vers rimés par lui pour cette courtisane : quel impur encens il aimait à brûler devant elle !

(1) Lettre datée de Colmar, 1753, t. LVI, p. 383.
(2) Lettre au duc de Richelieu, 20 juin 1745.

Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talents de plaire ;
Pompadour, vous embellissez
La Cour, le Parnasse et Cythère,
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel !
Que vos jours précieux soient comptés par des fêtes !
Que la paix dans nos champs revienne avec Louis !
Soyez tous deux sans ennemis,
Et tous deux gardez vos conquêtes (1) !

Ailleurs, il ose écrire ceci : « *Elle va régner*, et il est bien à désirer *qu'elle règne* (2). »

Et c'est ainsi que Voltaire donnait le scandale de toutes les adulations étalées devant le scandale de tous les vices.

Et voilà l'idole que vous présentez au peuple, vous qui parlez tant de morale, Messieurs !

Y eut-il quelque chose au-dessous de Mme de Pompadour ? Oui, il y eut Mme Dubarry. Eh bien ! comme à cinquante ans il adulait Mme de Pompadour, Voltaire, à quatre-vingts ans, abaissera ses cheveux blancs devant Mme Dubarry : il l'appelle *adorable*.

Et il lui adresse des couplets où la frivolité licencieuse de cet octogénaire le dispuste à sa bassesse.

En 1773, il lui écrit :

« Madame, M. de Laborde m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embrasser des deux côtés de votre part.

(1) *A Madame de Pompadour, qui venait de jouer la comédie*, t. XIV, p. 390.
(2) Lettre, août 1754.

Quoi ! deux baisers sur la fin de ma vie !
Quel passeport vous daignez m'envoyer !
Deux ! c'est trop d'un adorable Egérie ;
Je serai mort de plaisir au premier.

« M. de Laborde, continue-t-il, m'a montré votre portrait. Ne vous fâchez pas, Madame, si j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baisers. »

Détournons-nous avec dégoût. Je vous demande seulement ceci : Quand M. Louis Blanc a dit qu'à ce commerce éternel avec les courtisans et les courtisanes, Voltaire « perdit tout ce qui constitue les fiers caractères et les âmes viriles, » M. Louis Blanc, Messieurs, était-il trop sévère ? Mais vous, comment pouvez-vous honorer un homme qui se déshonorait ainsi lui-même ?

Faut-il vous raconter, Messieurs, toutes ses intrigues, toutes ses adulations, à la cour, à la ville, pour arriver à l'Académie française ? Que dites-vous de cette fameuse lettre, alors que Voltaire convoitait le fauteuil du Cardinal de Fleury ? Il parle « de son respect véritable pour la religion chrétienne, » et dit enfin qu'il eût désiré faire un discours de réception, dans lequel il aurait « donné de *justes louanges* AU PÈRE DE LA RELIGION ET DE L'ÉTAT (au Cardinal)... J'aurais fait voir au moins, dit-il, *combien j'aime cette religion qu'il a soutenue, et quel est mon zèle pour le roi qu'il a élevé,* etc. (1). »

Et que dites-vous de celle-ci à un jésuite, au P. de la Tour, alors qu'il briguait un autre fauteuil : Il lui

(1). Lettre à M..., mars 1743, t. LIV, p. 515.

rappelle qu'il a été élevé par les Jésuites; proteste de sa « reconnaissance » pour eux, se livre contre Pascal à une longue apologie de leur morale et de leurs vertus, et « déclare que si jamais on a imprimé sous son nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de la paroisse, il est prêt à la déchirer...; qu'il « soumet ses écrits au jugement de l'Eglise; » comblé, ajoute-t-il, des grâces du roi, attaché à sa personne sacrée, chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux et d'utile pour la patrie, *uniquement occupé de cet emploi, je tâcherai* pour le remplir de METTRE EN PRATIQUE LES INSTRUCTIONS QUE J'AI REÇUES DANS VOTRE MAISON RESPECTABLE (1). »

Voulez-vous le voir dans une moindre circonstance? Lui qui s'est tant moqué des autres, il a peur d'être joué à son tour sur le théâtre; on le menace d'une parodie de sa *Sémiramis;* voyez si ce courtisan épargnait la courtisannerie : il écrit lettres sur lettres au comte d'Argental, au duc d'Aumont, au duc de Gêvres, au président Hénault, au comte de Maurepas, à Berryer, lieutenant général de la police, afin qu'on empêche cette représentation; et puis à la duchesse de Luynes, à la duchesse de Villars, à Mme d'Aiguillon, à Mme de Pompadour; enfin il s'adresse à la reine; et en quels termes! Lisez, Messieurs :

« Madame, je me jette aux pieds de Votre Majesté, » et après lui avoir fait compliment de ce qu'elle n'assiste aux spectacles que par *condescendance pour son auguste rang,* — c'est, dit-il, un sacrifice que votre vertu fait aux bienséances du monde; — il ajoute : « J'implore cette vertu même, et je la conjure, *avec la*

(1) 7 février 1746.

*plus vive douleur*, de ne pas souffrir que ces spectacles soient déshonorés par une satire *odieuse* qu'on veut faire contre moi à Fontainebleau, sous vos yeux... Daignez considérer, Madame, que je suis DOMESTIQUE DU ROI, et par conséquent, LE VÔTRE. *Mes camarades, les gentilshommes du Roi*, m'obligeront à *me défaire de ma place*, si j'essuie devant eux et devant la famille royale, un avilissement si cruel. Je conjure Votre Majesté, par la bonté et par la grandeur de son âme, et par sa piété, etc., etc. (1). »

Et que vous dire maintenant, Messieurs, de ce qu'il fut à la cour de Frédéric?

Voltaire apprend l'élévation de ce prince au trône; aussitôt sa muse s'enflamme, il se hâte de s'écrier :

O prince ! ô digne espoir de nos cœurs captivés (2) !

En effet, il allait être pendant plusieurs années le chambellan et le captif de ce roi, dont il excusa « les vices infâmes, » dit M. de Lamartine. J'aurai à revenir, Messieurs, sur ce beau temps de sa vie, sur ce séjour à *Postdamie*, comme il disait, faisant allusion aux infamies du monarque : je ne vous parle ici que de Voltaire courtisan. Il était là, vous le savez, chambellan en titre ; il en portait les insignes : « Une clef d'argent doré pendue à mon habit, une croix au cou, et vingt mille francs de pension (3). » Mais, quand Frédéric le chassa de chez lui, il fallut tout rendre. Et en attendant, tout ce que lui coûta d'adulations écœurantes ce long séjour auprès de cet autocrate,

(1) Lettre à la reine Marie Leckzinska, 10 octobre 1748.
(2) Epître au roi de Prusse, 1740.
(3) *Mémoires*, p. 87.

ne se peut dire : il l'appela « le Salomon du Nord. » Il le nomma « un Trajan, un Marc-Aurèle ; » et enfin, toujours entraîné par ses goûts de basse adulation, il lui dit : « Notre adorable Frédéric... Mon adorable maître... Cet heureux vainqueur de l'Autriche et de la France (1). »

Il le nommait encore, en vers et en prose, vous ne pouvez pas l'avoir oublié, Messieurs, *Délices du genre humain :* « Délices du genre humain, je rêve à vous, Prince, comme on rêve à sa maîtresse (2). »

« Votre Majesté qui s'est fait homme (3). »

« Si vous saviez combien votre ouvrage (*l'Anti-Machiavel*) est supérieur à celui de Machiavel ! »

« J'attends ici mon maître. » — « J'envoie à mon adorable maître l'*Anti-Machiavel.* »

Il signait : « Votre ancien serviteur, votre ancien protégé, celui dont l'*âme a toujours été* A GENOUX *devant la vôtre* (4). »

« Un prince à qui j'ai appartenu. »

« L'honneur de vous appartenir n'est pas une vanité, c'est une gloire qui en impose, et qui peut se faire respecter des Welches. »

« Sire, *je vous ai érigé un autel dans mon cœur*..... Je me nourris de l'encens que les connaisseurs vous donnent... L'Europe retentit de vos louanges. »

(1) Avril 1797.
(2) Cité par M. Louis Blanc.
(3) *Ibid.*
(4) *Corresp.* T. V, p. 171.

Ah ! que mon destin sera doux,
Dans votre *céleste* demeure !
Que d'Arnaud vive A VOS GENOUX,
Et que votre VOLTAIRE Y MEURE (1).
. . . VIVRE ET MOURIR AUPRÈS DE VOUS (2).

Et parlant de la maison qu'il doit occuper à Paris, il ajoute :

« Croyez, Monseigneur, que les larmes coulent de mes yeux quand je songe que tout cela n'est pas dans les Etats de Marc-Aurèle Frédéric (3). La nature s'est bien trompée, me faisant naître bourgeois de Paris. Mon corps seul y sera. »

Tout cela du reste finit fort mal, Messieurs, vous le savez. Il y eut là d'étranges lésineries, roueries et vilenies de part et d'autre : je ne dis rien encore des mœurs. Frédéric finit par le mépriser, et lui fit sentir rudement sa chaîne : Voltaire but ce calice amer et s'en plaignit amèrement : « Arracher un homme à sa patrie par les promesses les plus sacrées, et le maltraiter avec la malice la plus noire ! Et c'est là l'homme qui m'écrivait *tant de choses philosophiques*, et que j'ai cru *philosophe !* et je l'ai appelé *Salomon du Nord* (4) ! »

Frédéric en disait bien d'autres : « D'un scélérat on peut apprendre de bonnes choses, » écrivait-il le 12 septembre 1749. « Je veux savoir son français ; que m'importe sa morale ? On admire son esprit en même temps qu'*on méprise son caractère*. » Sa *morale*

(1) 9 juin 1750.
(2) 9 mars 1770.
(3) 15 avril 1739.
(4) Lettre citée à M<sup>me</sup> Denys, du 23 août 1750.

cependant lui importait beaucoup, comme je vous le dirai quand je vous parlerai de *la Pucelle.*

Tout cela n'empêcha pas Voltaire de continuer à aduler Frédéric, et à signer jusqu'à la fin de sa vie, les lettres qu'il lui écrivait : « Votre vieil *idolâtre ;* » tant cet homme était courtisan et ne savait pas être autre chose avec plus fort que lui.

C'est assez pour ce qui regarde Frédéric. D'ailleurs, nous y reviendrons.

Mais Frédéric n'est pas le seul souverain, le seu autocrate, que Voltaire ait adoré, auquel il ait *érigé un autel*, et dont il se soit dit et fait *idolâtre.*

Ignorez-vous, Messieurs, que ses bassesses envers Frédéric de Prusse ne furent égalées que par ses servilités envers Catherine de Russie? Celle qu'on a nommé une Messaline couronnée, il l'appelait « ma grande souveraine, » « la Sémiramis du Nord. »

« Que Votre Majesté Impériale me pardonne, non, vous n'êtes point l'aurore boréale; *vous êtes assurément l'astre le plus brillant du Nord*, et il n'y en a jamais eu d'aussi bienfaisant que vous... »

« Nous sommes trois, Diderot, Dalembert et moi qui vous *dressons des autels ; vous me rendez païen.* »

« Je suis, AVEC IDOLATRIE, Madame, aux pieds de Votre Majesté, mieux qu'avec le plus profond respect, le PRÊTRE DE VOTRE TEMPLE (1). »

Une autre fois :

« Je n'ai plus qu'un souffle de vie, lui écrit-il, je

(1) Lettre du 22 décembre 1766.

l'emploierai à vous invoquer en mourant, comme *ma sainte.* »

« Ce n'est pas à moitié que je suis *l'adorateur* de Votre Majesté Impériale; c'est avec la fureur de l'enthousiasme : qu'elle pardonne ma rage à mon profond respect. »

« Je ne crois point à cette bavarde qu'on appelle la Renommée, je ne crois qu'à la gloire; elle est toujours auprès de vous... Elle bâtit le temple de mémoire à Pétersbourg, et je L'ENCENSE DU FOND DE MA CHAUMIÈRE. »

« JE ME METS AUX PIEDS DE LA DÉESSE et de la fondatrice du temple, avec la reconnaissance, le profond respect et l'attachement que mon cœur lui doit (1). »

Ainsi parlait-il à elle-même. Et voici comme il en écrit :

« Je me vante à vous d'être un peu dans ses bonnes grâces; je suis *son chevalier* envers et contre tous. Je sais bien qu'on lui reproche quelque bagatelle au sujet de son mari; » — on l'accusait simplement de l'avoir fait assassiner; et voilà, Messieurs, comment Voltaire joue avec ce crime : « quelque bagatelle! » — et il ajoutait : « Mais ce sont des affaires de famille, dont je ne me mêle pas; et d'ailleurs, il n'est pas mal qu'on ait une faute à réparer : cela engage à faire de grands efforts pour forcer le public à l'estime et à l'admiration, et assurément *son vilain mari n'aurait fait aucune des grandes choses que* MA CATHERINE FAIT TOUS LES JOURS (2).

(1) Lettres du 22 décembre 1766 ; des 11 février et 17 mai 1772 19 août 1773, etc.
(2) Lettre à Mme du Deffand, 18 mai 1767.

« L'autre Sémiramis ne valait pas celle-ci : le Ninus n'était qu'un vilain ivrogne. J'admire sa veuve, je l'aime à la folie (1). »

« On lui a bien de l'obligation d'avoir eu le courage de détrôner son mari, car elle règne avec sagesse et avec gloire... Dites-donc beaucoup de bien de Catherine, je vous en prie, et faites-lui une bonne réputation dans Paris (2). »

Frédéric fit la guerre à la France, et Rosbach fut pour nous un désastre de plus. Catherine et lui trempèrent dans un crime inexpiable, le meurtre de la Pologne. Voltaire alors au moins cessa-t-il de les encenser? Tout au contraire; jamais ses adulations ne furent plus enthousiastes. C'est alors que Voltaire appelait Catherine « Notre-Dame de Pétersbourg, » « *une sainte*, la *plus grande sainte* que *le Nord ait jamais portée* (3). » « Sainte Catherine, dit-il, est l'objet de mon culte. Puisse ma sainte goûter toutes les sortes de plaisirs, comme elle a toutes les sortes de gloires (4). »

Nous y reviendrons, mais c'est assez pour une lettre.

Je voulais vous prouver, Messieurs, que Voltaire fut tout le contraire d'un démocrate; que loin de se soucier du peuple, il en fut l'insulteur; bien plus, qu'il en voulait éterniser l'ignorance et l'oppression; enfin, qu'il a été toute sa vie aristocrate orgueilleux et bas courtisan: est-ce démontré?

(1) Lettre à d'Argental, 23 janvier 1768.
(2) Lettre à Damilaville, 22 décembre 1766, et tant d'autres lettres.
(3) Lettre du 3 janvier 1773, etc.
(4) Lettre à Catherine, 11 décembre 1772.

Et maintenant, Messieurs, de nouveau, je vous le demande : Comment pouvez-vous présenter aujourd'hui cette idole à la démocratie française? Vous respectez le peuple, Voltaire l'a insulté comme on ne l'insulta jamais. Vous voulez servir le peuple, Voltaise déclare qu'il ne se mêle pas de *cette populace*. Vous voulez l'instruire, Voltaire déclare que la raison n'est pas faite pour lui. Vous le voulez libre, Voltaire le veut sous le joug. Vous voulez élever la démocratie, lui inspirer le respect d'elle-même, Voltaire a perdu dans l'adulation et la servilité tout ce qui constitue les fiers caractères et les âmes viriles ; voilà le vrai !

Et vous voudriez traîner le peuple à ses pieds.

Eh bien ! soit, traînez le peuple aux pieds de l'idole ; mais au-dessus de l'autel, écrivez, en lettres d'or, ces mots :

« Il n'est pas à propos que le peuple soit instruit, *il n'est pas digne de l'être.* »

« LE PEUPLE RESSEMBLE A DES BŒUFS AUXQUELS IL FAUT UN AIGUILLON, UN JOUG ET DU FOIN. »

« A l'égard de la canaille, je ne m'en mêle pas ; elle sera toujours la canaille. »

Et l'on comprendra ainsi qu'une fête populaire en l'honneur de cet homme plein de mépris, et à un tel degré, pour les faibles, plein de bassesse, et à un tel degré, devant les grands, n'est et ne peut être qu'un suprême outrage, et aux principes que vous prétendez représenter, et au peuple que vous voulez jeter à ses pieds.

Veuillez agréer, etc.

*

# SIXIÈME LETTRE

## VOLTAIRE INSULTEUR DE LA FRANCE.

Messieurs,

Non-seulement Voltaire n'a épargné, selon le mot de M. de Lamartine, « aucune prostitution à son génie; » non-seulement « il a perdu, » au jugement noblement sévère de M. Louis Blanc, « tout ce qui constitue les caractères fiers et les âmes viriles; » non-seulement, selon ses propres expressions à lui-même, il a « mis son âme aux pieds » de toutes les puissances, grands seigneurs, princes et princesses, rois et reines, autocrates, ignobles maîtresses de rois; non-seulement il a « fait sa cour » à tous ceux qu'il pouvait exploiter, même aux Jésuites, aux évêques, même au Pape; non-seulement il a outragé le peuple comme on ne l'outragea jamais; non-seulement il a versé sur le peuple « toute l'aristocratie de ses dédains; » non-seulement il a élevé ces dédains et ces outrages à la hauteur d'un système, et professé, expressément professé la monstrueuse théorie de l'abrutissement et de l'oppression du peuple; mais,

allant plus loin encore, s'il se pouvait, dans son égoïsme sans bornes et son rire cynique, il a éteint en lui ce sentiment si fort dans le cœur de l'homme, l'amour de la patrie, cette pudeur, la plus ombrageuse, si j'ose le dire, et la plus fière de toutes, la pudeur du patriotisme: il a insulté, bafoué la France ; la France humiliée et vaincue, et par qui ? Par son plus implacable ennemi : le Prussien.

Oui, Messieurs, et voilà quels sentiments et quelle pudeur il vous faudra fouler aux pieds, pour aller jusqu'au bout de ce que vous voulez faire ! Mais voilà aussi pourquoi j'espère que, plus éclairés et mieux inspirés, vous ne le ferez pas.

J'invoque donc ici, et avec confiance, un sentiment que vous éprouvez comme moi, je le pense, la pudeur du patriotisme.

Je disais que je n'en connais pas de plus ombrageuse et de plus fière. J'ajoute que plus la patrie est malheureuse, et plus cette pudeur sacrée devient farouche et intraitable. Messieurs, quand laisseriez-vous insulter la patrie ? Jamais. Mais si des revers l'avaient atteinte et humiliée dans son plus légitime orgueil, dans sa gloire la plus chère, si elle saignait encore de ses blessures, et si c'était à un tel moment qu'on osât lui jeter devant vous l'outrage, je dis, Messieurs, parce que je sens ainsi, moi, évêque français, je dis que plus amère alors serait à vos cœurs l'injure, et plus implacable votre indignation.

Or, Voltaire a fait cela, Messieurs ; Voltaire a raillé, bafoué la France ; la France vaincue et humiliée par la Prusse.

Ah! laissez-moi croire que vous aviez oublié l'heure où nous sommes, quand vous avez, dans un jour d'entraînement, résolu d'élever les honneurs que vous préparez pour Voltaire, à la hauteur d'un hommage national.

Mais, puisque vous l'aviez oublié, permettez que je le rappelle. Oui, ce grand moqueur, ce grand égoïste, ce grand jouisseur, comme on dit aujourd'hui, Voltaire, n'avait pas le moindre sens de patriotisme et d'honneur français. De lui-même, de sa vanité, de son renom, de sa fortune, de ses plaisirs, de son bien-être, de tout cela, il se souciait. De sa patrie, de la gloire ou des malheurs de la France, il ne se souciait nullement. Jugez-en vous-mêmes:

Le prince, l'autocrate, qu'il adule et encense au degré que je vous ai dit, devient notre ennemi, et notre ennemi heureux; il nous inflige une défaite désastreuse. Voltaire porte-t-il le deuil de la patrie? Non, Voltaire plaisante, se moque comme toujours, et se moque de la France. Il songe, savez-vous à quoi? à sa caisse; et puisque sa caisse n'est pas atteinte, et même se trouve en bon état par d'heureuses spéculations, il est content. Mais alors, direz-vous, son commerce de coquetterie et d'adulations avec le vainqueur va s'arrêter, Voltaire aura du moins la pudeur du silence! Non, son âme ne connaît aucune de ces délicatesses. Mais peut-être alors va-t-il se borner à une correspondance purement littéraire, sans allusions à nos revers? Non, ses adulations redoublent, et ce sont nos revers eux-mêmes, notre humiliation, nos désastres, qui deviennent l'intaris-

sable aliment de sa verve moqueuse, dans des lettres ignominieuses et de petits vers cyniquement bouffons.

Il n'y a pas dans toute la Prusse un Prussien plus triomphant que lui des malheurs de la France.

Vous allez le voir. Et ce qui devrait vous arrêter tout court, Messieurs, en ce moment surtout, dans le dessein irréfléchi auquel vous vous êtes laissés entraîner, c'est le degré où cet homme a poussé les choses ; c'est le révoltant cynisme de ses insultes sans nom à la France, à l'honneur, et aux malheurs de la patrie.

Nous sommes vaincus par le roi de Prusse à Rosbach. C'était le 5 novembre 1757. Aussitôt la joie de Voltaire éclate, et elle ne cessera plus.

Instruisez, ravagez la terre...
Je conçois *qu'on a du plaisir*
A savoir comme vous saisir,
L'*art de tuer* et l'art de plaire.

Rosbach, Messieurs, désormais Voltaire y reviendra toujours, et ce souvenir fournira un thème fécond à ces infatigables flatteries, par lesquelles il n'a jamais cessé d'outrager la pudeur nationale et d'encenser notre ennemi vainqueur. « *Sire*,» écrira-t-il, longtemps même après ce désastre, à ce *héros* dont il s'est toujours proclamé le *vieil idolâtre*, « *Sire, toutes les fois que j'écris à Votre Majesté sur des affaires un peu sérieuses*, JE TREMBLE COMME NOS RÉGIMENTS A ROSBACH (1). »

Frédéric envoie son portrait à ce bon patriote :

(1) 28 mars 1775.

« Sire, répond Voltaire, j'ai reçu aujourd'hui par les bontés de Votre Majesté le portrait d'un très-grand homme... IL N'Y A POINT DE WELCHE (c'est le nom dont il plaisait à Voltaire d'affubler les Français) QUI NE TREMBLE EN VOYANT CE PORTRAIT-LA : *c'est précisément ce que je voulais :*

Tout Welche qui vous examine
DE TERREUR PANIQUE EST ATTEINT,
Et chacun dit, à votre mine,
Que dans ROSBACH on vous a peint (1).

Je relève, Messieurs, dans ses diverses lettres à Frédéric, des paroles telles que celles-ci :

« Vous êtes fait pour être MON *roi.* C'est donc à MON *roi* que j'écris :

Votre esprit, votre ardeur guerrière
Des Français se feront chérir ;
Vous aurez le double plaisir
*Et de nous* VAINCRE *et de nous* PLAIRE...

« Je fais serment, sire, devant votre portrait, que mon cœur sera votre sujet tant que j'aurai un reste de vie (2). »

Que diriez-vous, Messieurs, d'un Français qui ferait dessiner un tableau représentant Sedan ou Reischoffen, et qui présenterait ce dessin, pour leur faire sa cour, à l'empereur Guillaume ou à M. de Bismarck? Ainsi faisait Voltaire au roi de Prusse, pour cette désastreuse journée de Rosbach :

(1) 27 avril 1775.
(2) 21 juin 1775. Et *passim.*

« Sire, tandis que Votre Majesté fait probablement manœuvrer trente ou quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps, pour LUI PRÉSENTER la bataille de Rosbach, dessinée (1), etc. »

Aussi, Frédéric disait-il de Voltaire, qu'il n'avait ni religion, ni patrie, et que loin d'être partisan de sa nation, « il blâmait en tout son pays. » En effet, ce roi lui ayant écrit au sujet des Parisiens : « Ce sont des *frelons* qui bourdonnent toujours ; leurs brocards sont comme des injures de *perroquets*, et leurs jugements aussi graves que les décisions d'un *sapajou* sur des matières métaphysiques (2). » Voltaire applaudit à ce langage et répond : « Il me fallait le roi de Prusse pour *maître*, et le peuple anglais pour concitoyen. Nos Français, en général, ne sont que de grands enfants (3). »

« *Paris est une grande basse-cour composée de coqs d'Inde qui font la roue, et de perroquets qui répètent des paroles sans les entendre. On leur envoie de Versailles leur pâture; ils font bien du bruit et Versailles les laisse crier* (4). »

Un jour, il glorifiait l'idée de « mourir Prussien ; » un autre jour il préfère se faire Russe. Il écrit à Catherine : « Madame, il est vrai que je ne suis qu'à un mille de la frontière des Welches ; mais je ne veux pas mourir parmi eux. Daignez observer, Madame, que je ne suis point Welche ; *je suis Suisse*, et si j'étais plus jeune, JE ME FERAIS RUSSE (5). »

(1) 21 juin 1715.
(2) 25 juillet 1742.
(3) 29 août 1842.
(4) A M. de Chabanon, 12 avril 1776.
(5) 18 octobre 1771.

Il va plus loin, et écrivant de nouveau à Catherine, il signe : « Votre vieux *Russe de Ferney !* »

Mais tout ceci n'est rien encore. Après nous avoir battus, Frédéric nous raillait, dans notre langue même, et en détestables vers. Que fait Voltaire ? Voltaire admire ces belles choses, et renchérit encore sur ces moqueries à notre adresse. On a souvent cité ces ignobles vers, Messieurs ; mais il est nécessaire que je vous en fasse relire quelques-uns :

> Héros du Nord, je savais bien
> Que vous aviez vu les derrières
> Des guerriers du roi très-chrétien,
> A qui vous tailliez des croupières ;
> Mais que vos rimes familières
> Immortalisent les beaux ***
> De ceux que vous avez vaincus,
> Ce sont des faveurs singulières, etc.

Eh bien, Messieurs, que vous en semble ? Est-ce assez outrager la France et l'armée ?

Supposons que, pendant la dernière guerre, un de nos poëtes (j'affirme que pas un, fût-il à la mendicité, n'en serait capable), eût été en un commerce de ce genre avec le prince Frédéric-Charles, que nous avons trop bien connu à Orléans, ou avec M. de Bismarck, et qu'il eût chanté leurs victoires et nous eût raillés en de tels termes... Messieurs, demanderiez-vous pour ce poëte des couronnes, vous membres du Conseil municipal de Paris ? Feriez-vous cet outrage insigne à la France et à notre armée, au patriotisme et à l'honneur ? J'affirme qu'à Paris, comme à Orléans, comme partout en France, toutes les maisons

eussent fermé leurs portes à un tel poëte, et il y a longtemps, j'en suis sûr, que du plat de son épée ou plus ignominieusement encore, le dernier de nos soldats lui eût donné un autre salaire. Et vous, Messieurs, de Voltaire, de ce cynique insulteur de la France, vous voulez faire l'idole du peuple ! Au nom de la ville de Paris, vous lui votez des honneurs officiels ! Mais comment entendez-vous donc le patriotisme ? Comment entendez-vous l'honneur ?... La haine que portent certains hommes à la religion de leur pays peut-elle donc aveugler à ce point ! Et le fanatisme de la passion peut-il aller jusqu'à organiser publiquement une fête qui sera avant tout une injure à la patrie ?

Rosbach datait du 5 novembre 1757, et le 24 du même mois, Voltaire écrivait à une duchesse, la duchesse de Saxe-Gotha : « *J'admire* l'homme dont Votre Altesse Sérénissime me parle (Frédéric) ; » et il est enchanté que la duchesse ait bien parlé de lui à cet homme : « Je la remercie de tout ce qu'elle aura daigné lui dire de moi (1). »

Quant au deuil de la France, savez-vous ce qui le console ? il va nous le dire lui-même : « CE QUI ME CONSOLE, c'est que nous avons pris un vaisseau anglais chargé de tapis de Turquie, et QUE J'EN AURAI A BON COMPTE ; CELA TIENT LES PIEDS CHAUDS (2). »

Je vous disais tout à l'heure, que Voltaire, à la nouvelle de nos revers, songe à ses intérêts et à ses aises, plus qu'au deuil de la patrie : vous le voyez,

(1) 24 novembre 1757, recueil de 1860.
(2) A Thiriot, 20 novembre 1757.

Un peu plus tard, il écrit : « Que la guerre continue, que la paix se fasse : *Vivamus et bibamus.* »

Et non-seulement Voltaire *admire* Frédéric, il va jusqu'à l'écœurer lui-même, par la bassesse de ses louanges, au point que le grand railleur prussien se moque de son panégyriste, et renvoie une partie de ces louanges à « sa sacrée Majesté le hasard (1). » Mais ils sont en telle tendresse l'un pour l'autre, que la sœur du prince prussien, la margrave Wilhelmine, étant venue à mourir, Frédéric demande à Voltaire des vers pour elle : « N'en perdez pas jamais la mémoire et rassemblez toutes vos forces pour élever un monument en son honneur (2). » Sur-le-champ Voltaire compose une ode, pour immortaliser la sœur de Frédéric. Ode misérable de poésie, me direz-vous. Oui, mais plus détestable quant au sentiment français. Et vraiment on est tenté de se demander : mais cet homme est-il Français ou Prussien ?

Ailleurs encore, il rappelle à Frédéric qu'il a autrefois chansonné

Ce peuple sot et volage
Aussi vaillant dans le pillage,
Que lâche dans les combats (3).

C'était nous, Messieurs.

Ailleurs enfin, il écrit ce mot, qui doit aller droit au cœur de notre armée :

(1) Voir les lettres de Frédéric à Voltaire, des 16 janvier, 28 septembre et novembre 1758, 12 mars 1759.
(2) 6 novembre 1758.
(3) Lettre à Frédéric, 7 décembre 1774.

« L'UNIFORME PRUSSIEN NE DOIT SERVIR QU'A FAIRE METTRE A GENOUX LES WELCHES. »

Je vous ai dit, Messieurs, quelque chose de la façon dont Voltaire traitait les Parisiens ; ajoutez ceci :

« *Les Parisiens passent leur temps à élever des statues et à les briser. Ils se divertissent à siffler et à battre, des mains :* AVEC BIEN MOINS D'ESPRIT QUE LES ATHÉNIENS, ILS EN ONT TOUS LES DÉFAUTS, *et sont encore plus excessifs.* »

« *Je mourrai bientôt, et ce sera en* DÉTESTANT *le pays des singes et des tigres où la folie de ma mère me fit naître il y a bientôt soixante et treize ans. Je vous demande en grâce d'écrire de votre encre au roi de Prusse... pour* QU'IL SACHE A QUEL POINT ON DOIT NOUS MÉPRISER (1).

Et encore :

« C'est une chose bien extraordinaire que la nation Welche! Peut-on réunir tant de vices et tant de vertus, tant d'esprit et tant de bêtise? ET CEPENDANT CELA JOUE ENCORE UN RÔLE DANS L'EUROPE (2) ! »

« Le fonds des Welches sera toujours sot et grossier (3). »

Etes-vous contents, Messieurs? En avez-vous assez? Je puis vous en offrir d'autres encore, et tant qu'il vous plaira; car la verve de cet homme est intarissable, quand il s'agit de jeter l'insulte à ses concitoyens et l'injure à son pays. Et savez-vous à quel

(1) A Dalembert, 7 août 1766.
(2) Lettre à d'Argental, 2 septembre 1767. Voir aussi son *Discours aux Welches.*
(3) A Frédéric, 15 février 1775.

propos Voltaire nous raillait de cette dernière façon? A propos d'une tentative généreuse de quelques Français pour empêcher un des plus grands crimes des temps modernes, le démembrement de la Pologne. Frédéric de Prusse et Catherine de Russie, ses deux idoles, s'étaient ligués pour anéantir la Pologne. Tandis que le Sultan, menacé aussi; — car dès lors, la Russie convoitait Constantinople, — tentait une courageuse mais impuissante diversion, quelques Français, trop peu, hélas! étaient allés se battre pour les confédérés Polonais, Voltaire ne trouve rien de mieux que de cribler d'odieux sarcasmes ces nobles Français. Il les appelle des « chevaliers errants, » des « Dons-Quichottes! » Je ne puis vous citer les quatre-vingt lettres qui nous restent de lui à l'Impératrice de Russie. Relisez, Messieurs, en particulier, ses lettres des 6 juillet et 18 octobre 1771; 1er janvier, 6 et 12 mars, 29 mai et 31 juillet 1772. Le rouge vous montera au visage!

« J'ai le *cœur navré*, lui dit-il, de voir qu'il y a de mes compatriotes parmi *ces fous de Confédérés*. Je ne sais rien de si grossier que de porter les armes contre vous. »

Et comme il avait appris que les Tartares s'étaient déclarés pour l'Impératrice :

« Ce sont les Tartares, ajoutait-il, qui sont polis, et les *Français sont devenus des Scythes*. »

« Daignez observer, Madame, que je ne SUIS POINT WELCHE; je *suis* SUISSE, et, si j'étais plus jeune, je ME FERAIS RUSSE (1). »

(1) 18 octobre 1771.

Il y a des prisonniers français en Russie, et Catherine songe à les envoyer en Sibérie.

Voltaire écrit :

« Nos chevaliers Welches, qui ont été porter leur inquiétude et leur curiosité chez les Sarmates, DOIVENT MOURIR DE FAIM, S'ILS NE MEURENT PAS DU CHARBON... Voilà une plaisante croisade qu'ils ont été faire ! Cela ne servira pas à faire valoir la prudence et la galanterie de *ma chère nation!* »

« Permettez qu'en recouvrant ma faible santé, je mette *à vos pieds* mes respects et mes chagrins. Ces *chagrins sont* que des gens de ma nation s'avisent d'aller combattre chez les Sarmates... ce qui me paraît le comble de l'absurdité, du ridicule et de l'injustice (1). »

Tel est son langage, et voilà l'homme, Messieurs, dont vous voulez faire l'apothéose dans la capitale de la France !

La Pologne succombe : abandonnée de tous, elle devait, hélas ! succomber. Frédéric frappe une médaille avec cette légende *: Regno redintegrato :* Il se donnait pour le *restaurateur* et le *pacificateur* de la Pologne ; on connaît ces ironies-là ! Il fait plus encore, il compose un ignoble poëme, intitulé *la Pologniade*, dans lequel il bafoue odieusement les vaincus, et nous appelle, nous Français, les *excréments des nations.*

Naturellement, Voltaire reçoit la médaille et le poëme, et il en est pénétré de joie. Le poëte royal dit

(1) Lettres du 2 mars et du 22 mai 1772.

pour son excuse, dans la lettre d'envoi de *la Pologniade* à Voltaire, qu'il sait respecter ce qui est respectable, mais qu'il se croit permis de badiner ces *excréments des nations*, ces Français, réformés par la paix, et qui, faute de mieux, allaient « faire le *métier de brigands en Pologne*, dans l'association, fédérale. »

Je pose devant vous, Messieurs, cette question : Y en a-t-il un seul d'entre vous qui n'eût regardé comme une injure atroce à son patriotisme de pareils présents, venant d'un tel Roi ? Ou plutôt, y aurait-il un seul Français à qui M. de Bismarck ou le Czar, aujourd'hui, auraient jamais l'idée de faire une pareille insulte? Voltaire, Messieurs, reçoit avec bonheur ce royal présent; il y répond, comme toujours; et ce sont ses réponses que je soumets à votre patriotisme :

La légende de la médaille, *Regno redintegrato*, cette amère ironie de despote conquérant, Voltaire la trouve « noble et simple ; » et la chose tout entière, « du plus bel effet. » Et il chante :

> La paix a bien raison de dire aux Palatins (1) :
> Ouvrez-les yeux, le diable vous attrappe ;
> Car vous avez à vos puissants voisins,
> Sans y penser longtemps servi la nappe ;
> Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
> Que ces voisins partagent le gâteau (2).

Le *gâteau*, c'est la Pologne. Il continue : « *C'est assurément le vrai gâteau des rois*, *et la fève a été coupée*

(1) Aux Polonais.
(2) Lettres à Frédéric, 16 octobre 1772.

*en trois parts.* » J'abrège : nous y reviendrons; mais lisez encore et méditez ceci, Messieurs :

« Vous voilà, Sire, fondateur d'une grande puissance ; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, et la Russie devient un nouveau monde. Comme tout est changé, et *que je me sais bon gré d'avoir assez vécu pour voir ces grands événements!...* Je ne sais pas quand vous vous arrêterez; mais je sais que l'*aigle de Prusse va bien loin.* Je supplie cet aigle de *daigner* jeter sur moi, chétif, *du haut des airs où il plane*, un de ces coups d'œil qui raniment le génie éteint... Je SUIS A VOS PIEDS, comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *Regno redintegrato* quand je voudrai reprendre des forces.

« Votre vieux idolâtre (1). »

Tel fut son remercîment pour la médaille.

Et pour le poëme où les Français étaient appelés les *excréments des nations*, voici ce qu'il écrivit encore; je dois rappeler, pour l'intelligence du texte, que le poëme était accompagné d'un autre cadeau, une caisse de porcelaine :

« Sire, hier il arriva à mon ermitage une caisse royale, et ce matin j'ai pris mon café à la crème dans une tasse telle qu'on n'en fait point chez votre confrère l'empereur de Chine... Enfin c'est donc dans le nord que tous les arts fleurissent aujourd'hui ! c'est là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on dissipe des confédérations et des Sénats en

(1) 16 octobre 1772.

deux jours. » Et il ajoute, raillant la France comme la Pologne : « Sire, nous autres Welches, nous avons aussi notre mérite : des opéras comiques qui font oublier Molière ; des marionnettes qui font tomber Racine... » Il continue : « Vous pourriez encore vous accommoder, chemin faisant, de quelques provinces *pour vous arrondir*. Car enfin, *il faut bien s'amuser*, on ne peut pas toujours lire, philosopher, faire des vers et de la musique. »

« Je me mets aux pieds de Votre Majesté, avec tout le *respect* et *l'admiration* qu'elle inspire (1). »

Et à Catherine, qui lui envoyait aussi des présents, de belles fourrures, et une boîte d'or tournée de ses *belles et augustes mains :*

« Je mourrai certainement de douleur de ne pas vous voir sur le trône de Constantinople (2). »

Mais « qui sait si, après avoir exécuté CE GRAND PROJET (le démembrement de la Pologne), mon héroïne n'achèvera pas l'autre, et si un jour, elle n'aura pas TROIS CAPITALES, Pétersbourg, Moscou, et BYZANCE (3). »

Et quand, de concert avec ses alliés, elle aura pris Constantinople, « vous vous arrangerez ENSEMBLE, lui dit Voltaire, comme vous vous êtes arrangés en Pologne (4). » Et il insiste.

*Ensemble !* Et la France, Messieurs ? cet homme s'en préoccupe-t-il un seul instant ? et je vous le de-

(1) 13 novembre 1772.
(2) 22 décembre 1770.
(3) 29 mai 1772.
(4) 12 août 1773.

mande, se peut-il un oubli plus complet des intérêts français ?

Et que dites-vous de cet enthousiasme :

« Madame, Votre Majesté Impériale me *rend la vie en tuant les Turcs*. La lettre dont elle m'honore me fait sauter hors de mon lit en criant : *Allah ! Catharina !* Dieu et vos troupes victorieuses m'avaient donc exaucé quand je chantais : *Te Catharinam laudamus, te dominam confitemur* (1)... »

Et, naturellement, il raille encore la France pour flatter la souveraine russe. Lisez, Messieurs, cette lettre du 7 août 1771, où il ose écrire :

« Je veux aussi, Madame, vous vanter les exploits de ma patrie. Nous avons depuis quelque temps une danseuse excellente à l'Opéra, etc. »

Lisez encore là non moins honteuse lettre du 30 avril 1771, où il nous raille de nouveau, et termine par ces paroles : « Et tout cela compose le premier peuple de l'univers, la première cour de l'univers, les premiers singes de l'univers. »

Vous trouverez peut-être, Messieurs, que c'est assez, et qu'il n'est pas besoin d'en citer davantage ; je le pense aussi ; laissons donc enfin les basses adulations aux deux autocrates, et les insultes à la Pologne et à nos malheureux compatriotes prisonniers en Russie. Mais je ne puis tout à fait me taire sur ces deux belles vues politiques que Voltaire caresse si complaisemment : le roi de Prusse, *fondateur d'une grande puissance, l'aigle de Prusse volant au loin ; et Constanti-*

(1) 29 mai 1772 : 12 août 1773. Voyez encore : 30 octobre 1769 ; 5, 14, et 12 septembre 1770, etc., etc.

*nople capitale de la Russie.* Voilà les *grands évènements* dont Voltaire se félicite d'avoir vu l'aurore. Hélas! Messieurs, nous en voyons, nous, aujourd'hui l'accomplissement : la Russie touche Constantinople; et l'aigle de Prusse a volé bien loin, jusqu'à Strasbourg, jusqu'à Metz, et jusqu'à Paris : la Prusse est devenue une *grande puissance* : votre héros doit être heureux, et c'est bien le cas de lui redire avec Musset :

Dors-tu content, Voltaire ?

Mais vous, Messieurs, si vous êtes contents aussi, si vous vous félicitez, comme Voltaire, d'avoir assez vécu pour voir ces *grands évènements*, oh! alors, oui, célébrez le centenaire, convoquez-y la France et l'Europe, et surtout la Prusse et la Russie; le moment sera bien choisi : on vous applaudira, soyez-en sûrs, à Saint-Pétersbourg et à Berlin. On y admirera les fiertés et les délicatesses de votre sentiment national, et l'on y comprendra sans peine que, quand le patriotisme d'un grand pays se livre à de pareils abaissements, l'étranger peut se dispenser d'ajouter à ses humiliations et à ses revers.

Mais si nous ne sommes ni Prussiens, ni Cosaques, comme Voltaire; si le deuil de la patrie touche nos âmes; si nous n'avons pas été marqués du signe de ces peuples qui sont irrémédiablement condamnés à l'opprobre; si vous sentez encore ce que j'ai appelé la sainte pudeur du patriotisme, cette pudeur vous dira tout ici.

Veuillez agréer, etc.

---

# SEPTIÈME LETTRE

---

VOLTAIRE ET JEANNE D'ARC.
PROFONDE IMMORALITÉ DE VOLTAIRE.

MESSIEURS,

Un autre outrage de Voltaire à la France et au peuple, Messieurs, c'est l'abominable poëme auquel on a donné le nom de *la Pucelle.*

Si honteux que soit ce livre, vous ne pouvez l'écarter ; car c'est *l'homme*, et aussi *son œuvre*, avez-vous dit, que vous voulez honorer ; mais dans cette œuvre et dans cette vie, le libertinage a tenu une telle place que M. V. Hugo en a écrit :

« Qu'on se figure Voltaire jeté sur cette société en dissolution, comme un serpent dans un marais... Il fallait TOUT SON VENIN pour mettre CETTE FANGE EN ÉBULLITION (1). »

Mais tout d'abord, Messieurs, entendons-nous. Si les mœurs ne sont rien pour vous, je n'ai qu'à me

(1) *Notice* sur Voltaire, par Victor Hugo (*Littératures et philosophie mêlées,* t. Ier, chez Hachette, 1864).

taire ici. Mais si vous estimez encore la morale pour quelque chose, si vous pensez que tout menace de périr chez un peuple avec les mœurs, et qu'une nation corrompue est une proie toute prête pour la barbarie et le despotisme, alors, Messieurs, moins que jamais je comprends ici votre rôle; car enfin, l'homme qui a le plus outragé et bafoué les mœurs, l'écrivain le plus licencieux et le plus corrupteur, c'est Voltaire. On l'a dit, et c'est vrai : d'autres cyniques « étonnèrent la vertu, Voltaire étonne le vice. »

Il en coûte, assurément, de remuer, même à la surface, cet amas d'ignominies ; mais vous m'y contraignez et j'en demande pardon à mes lecteurs.

Un mot d'abord des hontes de sa vie. Elles appartiennent à l'histoire : ses amis eux-mêmes nous les ont racontées, et on en a composé des volumes (1).

Passons sur sa licencieuse jeunesse, avec les roués du Temple et les corrompus de la Régence. Passons sur tant d'aventures scandaleuses, sur tant d'adultères, que je laisse à d'autres le soin d'énumérer : mais n'a-t-il pas, de quarante à cinquante-cinq ans, pendant quinze années, affiché, avec la trop fameuse marquise du Châtelet, l'adultère public devant son siècle ?

Il a célébré sur tous les tons *la vertueuse Emilie :*

Minerve de la France, immortelle Emilie.

On connaît aujourd'hui cette vertu. L'histoire n'a

(1) Je ne puis comprendre cependant comment les éditeurs de Voltaire ont pu conserver telle lettre de lui à Thiriot, par exemple, qui révèle des mœurs immondes, et le dernier degré de la plus ignoble vie.

plus de secrets sur cette Minerve. Cette malheureuse femme s'était fait de l'impudicité une théorie, et la pratique, chez elle, dépassait tout. Les honteux mystères de Cirey ont été révélés (1) ; la triste *immortelle* en mourut. Voltaire s'était égayé, en termes odieux, aux dépens de M. du Châtelet, son mari. Quand elle mourut, il joignit, comme toujours, aux turpitudes la plaisanterie et les dernières bassesses : lorsqu'on lui montra, dans la bague de cette triste morte, le portrait de Saint-Lambert à la place du sien, voici, Messieurs, la parole cynique que je recueille sur les lèvres de ce libertin sans cœur : « J'en avais chassé « Richelieu; Saint-Lambert m'en a expulsé : c'est « dans l'ordre. »

Tels étaient ces adultères, ces « amants philo-« sophes, » comme dit tranquillement un des plus violents et aveugles admirateurs de Voltaire, qui s'est fait le panégyriste des libertinages de Cirey.

« Elle eut, prétend Voltaire, toutes les vertus de « l'honnête homme. »

Oui, mais « la pudeur, » dit M. de Pompéry, — et il en donne les détails et les preuves, « paraît lui avoir été *inconnue.* » Ainsi donc, selon Voltaire, une femme peut être honnête sans pudeur ; et l'adultère, même à plusieurs, même quand une femme est épouse et mère, n'y fait rien.

Voilà donc les théories morales ou plutôt abominablement corruptrices de Voltaire : Messieurs, je vous estime assez pour croire que ces théories vous ré-

(1) Certes sans trop de sévérité, mais avec vérité. (*Voltaire à Cirey*, par M. Gustave Desnoiresterres.)

voltent comme moi, et si à vos yeux, le titre d'ennemi de la Religion ne couvrait pas tout, loin de traîner le peuple aux pieds de cette idole, vous repousseriez comme moi la pensée de lui faire un Centenaire.

Si de Cirey nous passons à Postdam, nous descendons d'un degré encore dans l'infamie. Je suis condamné, Messieurs, à me servir de mots répugnants, et même bientôt de mots affreux comme les choses dont je vous dois le récit. Voltaire, dit M. de Lamartine, « excusa les mœurs infâmes de Frédéric. » Jugez-en vous-mêmes, Messieurs. Dix fois dans ses *Mémoires*, Voltaire se complaît à raconter et à décrire les infamies de cet homme qu'on a bien osé appeler Grand !

On sait comment il raconte une journée de ce roi :

« Quand Sa Majesté était habillée et bottée, le stoïque donnait quelques moments à la secte d'Épicure : il faisait venir deux ou trois favoris, soit lieutenants de son régiment, soit pages, soit éduques ou jeunes cadets ; on prenait du café... »

Je n'achève pas... comment achever ?

« Le soir, on soupait, continue-t-il, dans une petite salle dont le principal ornement était, dit toujours Voltaire, un tableau dont il décrit minutieusement tous les lubriques détails avec complaisance. La conversation était à l'avenant. « On eût cru entendre les sept sages de la Grèce dans un mauvais lieu (1). » Jamais de femmes, note Voltaire, dans ce palais de postdamie ; ni de prêtres ; car naturellement toutes ces impudicités étaient assaisonnées d'impiétés.

(1) *Mémoires.*

Passons vite avec dégoût ; mais ayons le courage d'entrer quelques instants à Ferney, dernier séjour du licencieux vieillard.

C'est de là que, trouvant trop austères les mœurs de Genève, il écrivait au comte d'Argental : « Je veux créer les plaisirs ; je veux corrompre toute la jeunesse de la pédante ville. »

Et encore :

« Il y a ici un ministre du saint Evangile qui m'a demandé des anecdotes sur cette fille célèbre (Ninon de Lenclos) : je lui en ai envoyé d'un peu ORDURIÈRES, POUR APPRIVOISER LES HUGUENOTS (1). »

Il écrivait aussi à une certaine dame, digne nièce, ainsi que Mme Denys, d'un tel oncle :

« Cette idée de faire peindre de BELLES NUDITÉS, POUR RAGAILLARDIR MA VIEILLESSE, est d'une âme compatissante, et je suis *reconnaissant* de cette belle invention. On peut faire copier au Palais-Royal ce qu'on trouvera de PLUS IMMODESTE (2). »

Il avait alors soixante-six ans, et tapissait de ces tableaux les salons de Ferney.

Vous sentez, Messieurs, qu'en tout ceci, je me hâte tristement et ne fais que glaner dans un champ immense.

Et que pourrais-je dire de tant de lettres, même à Catherine, où, jusqu'à la fin, cet octogénaire, qui va mourir, qui a *un pied dans le cercueil*, et qui, *de l'autre*, comme il dit lui-même avec cynisme, *fait des gam-*

(1) 29 mai 1751.
(2) A Mme de Fontaine, juin 1757. — On peut voir aussi une lettre à la même, 8 janvier 1756.

*bades*, bafoue les mœurs, se délecte d'obscènes plaisanteries, et descend lentement au tombeau, avec un rire de satyre sur les lèvres !

Si c'est du trésor de son cœur, comme dit l'Evangile, que l'homme tire le bien et le mal, comment s'étonner de tout ce qui est sorti d'immoralités de ce cœur corrompu, de tout ce qu'il a semé de gravelures et d'infamies dans cette multitude de libelles qu'enfantait infatigablement une verve impure et intarissable, et qui justifient trop la flétrissure que lui a infligée Marat lui-même : « Ecrivain scandaleux, qui pervertit la jeunesse. »

C'est ici qu'il faut relire, Messieurs, les beaux vers de M. Victor Hugo :

Plein de ces chants honteux, dégoût de la mémoire,
Un vieux livre est là-haut, sur une vieille armoire,
Par quelque vil passant, dans cette ombre oublié ;
Roman du dernier siècle, ŒUVRE D'IGNOMINIE...
Voltaire est dans un coin de ta chambre bénie.
Avec son œil de flamme, il t'espionne et rit.....
Oh ! tremble, ce sophiste a sondé bien des fanges !
Oh ! tremble, ce faux sage a perdu bien des anges !...

Ainsi M. Victor Hugo caractérisait les écrits de Voltaire, alors qu'il avait souci des mœurs du peuple. Et le même M. Victor Hugo, aujourd'hui, — ô entraînements de la passion politique ! — écrit à la jeunesse : « Voltaire signifie *lumière* et *liberté !* » La lumière, la liberté, et les mœurs voltairiennes ! grand poëte, où êtes-vous tombé ! Et combien déchu de vous-même !

Vous n'attendez pas, Messieurs, que je fouille dans ses contes, ses romans et ses poésies légères ; plus que

légères, *œuvres d'ignominie*, comme les a nommées M. Victor Hugo. Mais savez-vous ce que j'y vois de plus coupable? c'est précisément ce qui en plaît à la jeunesse, et souvent aussi, hélas! à l'âge mûr, cette indifférence railleuse, cette verve libertine, et ce badinage effronté, avec lequel Voltaire rit et fait rire de ce qu'il y a de plus honteux ; je ne connais rien de plus corrupteur, ni qui révèle mieux la dissolution morale d'un homme et d'un pays (1).

Mais tout pâlit devant *la Pucelle*.

Ce monument d'infamie, on voudrait en vain l'écarter, et le protéger contre nos trop justes indignations par son infamie même. Non, il subsiste, et il dit tout sur ce qu'étaient au fond le cœur et l'âme de Voltaire. C'est là qu'il s'est versé lui-même tout entier. Songez, Messieurs, que ce n'est pas, comme on l'a dit, une œuvre de jeunesse; non, Voltaire avait soixante-neuf ans lorsqu'il la publia, augmentée et corrigée, avec des figures obscènes ; ce ne fut pas non plus, comme on a cru pouvoir le dire encore, un simple *écart de génie;* songez que Voltaire n'a écrit aucun autre de ses livres

(1) Voici, sur une partie de ses œuvres licencieuses, quelques détails que j'emprunte à un important ouvrage sur Voltaire, très-étudié, d'après les sources :

« De lui encore étaient les vers dégoûtants contre saint Louis et les Bourbons ; les vers contre Louis XV, « qu'on méprise et qu'on aime, » et contre « l'heureuse grisette, » élevée par sa mère au lit d'un fermier, et par l'amour au lit royal ; de lui toujours, les vers contre Frédéric et contre Thibouville, accusés d'habitudes infâmes ; contre le *fanfaron* Villars, son ancien protecteur ; contre son héros Richelieu, transformé en entremetteur du plus bas étage ; de lui enfin tant de vers sortis des bas-fonds les plus fétides, qu'il a mensongèrement désavoués, tant de vers impies, qu'il disait « faits par le laquais d'un athée. » (*Voltaire*, par M. Maynard, 2 vol. in-8.)

avec plus de prédilection; que c'est un poëme de vingt et un chants, et qu'il y a travaillé pendant *plus de trente années!* C'est là qu'il célèbre et décrit toutes les impudicités, des turpitudes qui font frémir, des crimes qui ne se nomment pas; c'est là qu'il faut s'écrier : *Paris le couronna*; *Sodome l'eût banni.*

Tout Voltaire est là : mépris de tout, insulte à tout, insulte à la religion, insulte au patriotisme, insulte à la vertu, insulte à la faiblesse, insulte à la jeune fille, insulte à la femme, insulte au peuple, insulte à la France, insulte à l'humanité : et cela, à un degré qu'on ne peut se figurer et avec des imaginations qui glacent d'effroi : et cela s'étale dans un long poëme de vingt et un chants, avec des variantes plus odieuses que le poëme lui-même !

Jeanne d'Arc ! la plus noble fille du peuple ! l'héroïne sans tache ! la libératrice de la France, la sainte et la martyre ! la plus touchante incarnation de l'âme populaire et de l'âme française ! Voilà Celle que Voltaire a choisie pour l'outrager ! Et dans son infernale imagination il ne sait qu'inventer pour porter l'outrage aux derniers excès. Mais comment ? Par quels mots de la langue humaine le dirai-je ? Et quelle pudeur pourra le supporter ! Comment peindre, comment indiquer seulement, sans déshonorer sa plume, ce qui eût été, dans cette âme virginale et héroïque, le dévergondage le plus effréné, le libertinage le plus abominable, si ce n'était une calomnie satanique, née d'un délire et d'une dépravation qui ne connaissent pas de bornes, et qui doit retomber de tout le poids de son infamie, sur le grand coupable, si profondé-

ment corrompu et corrupteur, qui a eu le cynisme de l'imaginer, et le cynisme encore plus éhonté de l'écrire?...

Mais c'est le même homme, d'ailleurs, et en un sens j'en bénis Dieu, qui a outragé la Pologne déchirée et sanglante, qui a bafoué la France vaincue, qui a rampé devant un roi de Prusse victorieux et de mœurs infâmes, devant une Catherine de Russie, meurtrière de son mari ; qui a outragé le peuple comme on n'outrage pas, et qui a fait à la religion de son pays la guerre acharnée dont nous ne tarderons pas à parler, Messieurs : c'est le même homme qui a traîné dans la boue la vierge d'Orléans, la martyre des Anglais, la libératrice de la France ! Eh bien, soit, qu'ils se prosternent devant lui ceux qui peuvent se reconnaître en lui ! Mais vous, Messieurs, avant d'offrir l'argent populaire à cette idole, et de faire chanter et danser le peuple devant elle, comme Moïse brisait autrefois les tables de la loi, vous devriez aussi briser toute loi morale, tout patriotisme et toute pudeur !

Vous représentez-vous, pendant les longues années qu'a duré la composition de l'infâme poëme, Voltaire ricanant devant cette figure angélique, et lui jetant à pleines mains toutes les ignomonies de son âme et de son cœur ?

Et s'il eût ricané seul ! Mais non, c'était avec l'étranger ! livrant aux moqueries du prince prussien la plus pure gloire de la France ! Oh ! il faut que je vous arrête un moment ici, Messieurs ; car, en vérité, vous avez oublié trop de choses, quand vous avez imaginé cette inimaginable « apothéose. »

Frédéric, le 22 février 1743, écrivait à Voltaire : « Nous avons dit hier, de vous, tout le bien qu'on peut dire d'un mortel. » — Ailleurs, vous l'avez vu, il l'appelle scélérat ; mais entre eux, qu'importe ? — « La salle du souper était un temple où l'on vous faisait des sacrifices. Il faut absolument qu'il y ait quelque chose de DIVIN en vous. »

Ce quelque chose de DIVIN, savez-vous ce que c'était, Messieurs : c'était *la Pucelle !*

En effet, Voltaire, vil courtisan et vil libertin, flattant tout à la fois, avec son poëme, les passions honteuses et les passions antifrançaises du monarque prussien, celui-ci, enthousiasmé d'une œuvre qui était tellement dans ses goûts et outrageait la France dans sa plus noble héroïne, lui écrivait dans la même lettre:

« Envoyez-moi, je vous prie, *la Pucelle*, j'ai la rage de la dépécer... » — Et quelques jours après encore : « *La Pucelle ! la Pucelle !* et encore *la Pucelle !* pour l'amour de Dieu, ou plutôt pour l'amour de vous, envoyez-la moi ! »

Ne plaidez pas les circonstances atténuantes, Messieurs ; non, pour votre honneur, et par respect pour la France, pour le peuple, pour vous-mêmes, pour vos femmes et pour vos filles, si vous en avez, non, ne les plaidez pas.

Si de licencieux païens, si Tibulle, Martial, ou Ovide avaient essayé de publier un poëme pour déshonorer Clélie, l'héroïne romaine, ils eussent été à jamais déshonorés eux-mêmes.

Ah ! que Condorcet me paraît misérable, Messieurs, quand, pour excuser une infamie devant laquelle il

n'y a qu'à se voiler le visage, il ose bien dire, lui, philosophe, que le sage a besoin de s'égayer à ses heures.

Voltaire, certes, avait pleinement conscience de l'ignominie de son œnvre ; et il a si bien senti qu'il avait parlé là de l'abondance de son cœur, que lui, qui s'en délectait secrètement avec la vertueuse Emilie, à Cirey, qui avait voulu en faire alors une édition clandestine avec cette malheureuse femme, qui en avait donné lui-même, avant que l'ouvrage ne circulât encore dans le public, six chants, et plus tard une copie complète à Frédéric, livrant de la sorte à notre ennemi la plus pure gloire de la France, couverte de toutes les ignominies dont il l'avait salie, Voltaire, selon sa méthode ordinaire, a imaginé toutes les comédies, toutes les hyprocrisies et tous les mensonges pour en dénier la paternité.

Il écrit à d'Argental ceci : « C'est le comble de l'opprobre de voir mon nom à la tête d'un tel ouvrage. Il y a là de quoi faire frémir le bon goût et l'humanité (1). »

Et quel nom fallait-il donc y mettre ?

Il écrit aux syndics de la librairie de Paris : « Les fragments de CETTE INDIGNE RHAPSODIE (*la Pucelle*), qui court Paris sous mon nom, m'ont été envoyés ; ils DÉSHONORERAIENT la librairie, et je vous fais les plus vives instances pour prévenir le débit de ces ŒUVRES DES TÉNÈBRES. »

Et, *presque le même jour*, il écrit, de *cette indigne rhapsodie*, de *cette œuvre de ténèbres*, qui *déshonorerait* la librairie, il en écrit ceci au duc de Richelieu, son

(1) A d'Argental, 20 mai 1775.

héros : « La voulez-vous, *pour vous amuser*, Monseigneur ?... Quoi ? qui ? *La Pucelle*, *la Pucelle*, *la Pucelle !* Je vous l'enverrai par la voie que vous m'ordonnerez ; vous l'aurez *plus complète* et *plus finie* que personne ; et cela ne lassera pas que d'égayer votre belle imagination. C'est le vrai bréviaire de mon héros (1). »

Mais ce n'est pas tout.

Un libraire de Genève imprime le poëme, que les libertins se disputaient déjà partout. Que fait Voltaire ? « Saisi d'horreur, dit-il, à la vue de ce poëme, » mais au fond ne voulant que se mettre lui-même à l'abri, en perdant un malheureux : au nom de « tout ce qu'il y a de plus sacré, » au nom de « la religion outragée, » il dénonce lui-même l'ouvrage aux magistrats de Genève, et fait mettre le libraire en prison.

« Je fus *saisi d'horreur* à la vue de cette feuille qui insulte avec autant *d'insolence* que de *platitude* A TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS SACRÉ. Je dis que ni moi, ni personne de ma maison, ne transcrira jamais des choses SI INFAMES... Ni vous, Monsieur, ni le magnifique Conseil, ni aucun membre de cette République ne permettra DES OUTRAGES ET DES CALOMNIES SI HORRIBLES, et en quelque lieu que soit Grasset, j'informerai les magistrats de son entreprise, QUI OUTRAGE ÉGALEMENT LA RELIGION ET LE REPOS DES HOMMES (2). »

Ainsi parle de *la Pucelle* ce grand comédien ! l'éditeur fut donc jeté en prison ; et Voltaire, couronnant son hypocrisie, donnait effrontément cette incarcéra-

(1) Août 1755. Voltaire a soixante et un ans.
(2) Au Procureur syndic de Genève, 2 août 1755.

tion comme une preuve de plus de son innocence : « Je n'ai jamais rien vu, écrivait-il, de *plus plat et de* « *plus horrible*. Cela est fait par *le laquais d'un athée*. « Mon indignation ne m'a pas permis de différer un « moment à envoyer la feuille au magistrat de Genève. « On a mis sur le champ Grasset en prison. »

Et pourtant ce poëme, *plat et horrible*, fait par *le laquais d'un athée*, qui insulte avec *autant d'insolence que de platitude à tout ce qu'il y a de plus sacré*, etc., il l'a élaboré pendant plus de trente ans, et cela, dit-il lui-même, pour corrompre « *nos derniers neveux...* » Et il y comptait si bien, qu'il l'écrivait en 1761, âgé de soixante-sept ans, à Dalembert. Comparez, Messieurs, ce langage cynique avec sa feinte indignation, et vous me direz peut-être après quel homme était Voltaire : « Le sujet de Jeanne *étant cher à la nation*, et l'auteur « *inspiré de Dieu* ayant achevé *avec un zèle pur* cet « ouvrage, il se flatte que *nos derniers neveux siffleront* « *Fréron*, et tous les fripons ennemis des frères et de « sa confrérie. »

C'est donc à son égoïsme et à ses vengeances personnelles, comme à sa lubricité, qu'il immolait Jeanne d'Arc ; outrageant ainsi, et souillant, par calcul, à plaisir, avec son rire de démon, la vierge libératrice.

Et vous voulez, Messieurs, rendre à cet *homme* et à son *œuvre* un hommage solennel, un hommage national. Mais il y a sur une de vos places, à deux pas du lieu où l'héroïne fut blessée en voulant arracher Paris aux Anglais, il y a une statue de Jeanne d'Arc que le peuple a chargée de couronnes; et vous voulez, vous, au pied de la statue de son insulteur, traîner la

France et l'Europe ! Mais, auparavant, faites comme les Anglais, Messieurs ; ils ont brûlé Jeanne d'Arc ; vous, brisez sa statue, ou du moins, par pudeur, voilez-là !

J'écris ces lignes aujourd'hui, 8 mai, fête de Jeanne d'Arc, anniversaire de notre délivrance; je vois ce peuple orléanais, paisible et brave, respirer tous les parfums de patriotisme et d'honneur, épandus pour ainsi dire dans notre cité par le souvenir de la vierge martyre : et quand je songe qu'en même temps, des mains cachées portent ici dans l'ombre des listes de souscription au Centenaire de l'homme qui a été plus le bourreau de Jeanne d'Arc que les Anglais, je me dis : Mais c'est donc une conjuration organisée pour éteindre ce qui reste encore chez nous au peuple de l'âme chrétienne et française !

Et, par une ironie cruelle, vous choisissez le funeste anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc, le 30 mai, le jour où les Anglais l'ont brûlée vive, pour fêter celui qui a voulu flétrir en elle ce qui lui était mille fois plus cher que la vie. Mais c'est lui infliger un double supplice (1) !

Avez-vous donc oublié que vous êtes Français ? Voulez-vous nous déshonorer à la face du monde ? Vous proposez-vous par votre fête de relever les mœurs publiques ou d'achever de les corrompre? Voulez-vous fonder la République sur les mœurs ou sur l'immoralité ?

Et avez-vous oublié que vous êtes pères ? Si vos fils et vos filles voulaient lire, je ne dis pas *la Pucelle*,

(1) Voltaire mourait à Paris le même jour qu'avait été brûlée à Rouen celle dont il a voulu déshonorer la mémoire.

mais tant d'autres livres *infâmes*, c'est M. Victor Hugo qui a dit le mot, sortis de la plume de ce malheureux écrivain, d'autant plus dangereux qu'il joue plus spirituellement avec les mœurs, vous leur arracheriez ces livres des mains ! Oui, Messieurs, car enfin, vous ne voulez pas, de gaîté de cœur, corrompre vos fils et vos filles : et vous préparez, sous leurs yeux, l'apothéose de cet *homme* et de son *œuvre;* de l'homme le plus licencieux, et d'une *œuvre d'ignominie !*

S'il en était ainsi réellement, nous serions tombés au rang de ces peuples dégradés, dont le sens moral s'est perdu, qui fléchissent sous le poids de leur propre corruption, avant de succomber, sans force et sans gloire, sous le sabre de l'étranger.

Et l'on comprendra qu'après une telle fête, il n'y a plus rien à ajouter à la triste série de nos humiliations et de nos ruines.

Et devant la statue couronnée de Voltaire, l'étranger se demandera ce qu'est devenue cette grande et noble nation qui fut la France.

Veuillez agréer, etc.

PARIS. — IMPRIMERIE JULES LE CLERE ET C^e, RUE CASSETTE, 17.

